

« C'est une révolutionnaire

qui parle »



in : *Boken om Pippi Langstrump*,
ill. I. Vang Nyman,
Raben & Sjögren

Par Jean-Baptiste Coursaud*

La mort d'Astrid Lindgren, à l'âge de 94 ans, constitue une perte immense, oui. Pour la littérature destinée à la jeunesse, bien sûr, mais pour la littérature tout court. Pour la considération des enfants, et pour le féminisme, également. L'auteur laisse quelque vingt millions de lecteurs de par le monde désemparés, en tout cas orphelins. Sauf en France ?



* Jean-Baptiste Coursaud est producteur d'une émission hebdomadaire, sur France Culture, consacrée à la littérature pour la jeunesse. Il est par ailleurs traducteur du norvégien et du danois.

Astrid Lindgren s'est endormie dans son sommeil la nuit du 28 février dernier, après avoir lutté contre une longue maladie. « Le monde entier est en deuil », titre le lendemain le quotidien suédois *Svenska Dagbladet*. C'est vrai - mais pas la France. La mort de celle qui, en 1939, alors qu'elle n'a encore rien publié, se déclare « révolutionnaire », figure en « une » de la presse allemande, polonaise, néerlandaise, et des pays nordiques bien sûr. Les journaux suédois n'oublient pas de publier ce fameux cliché où l'écrivain tire la langue au photographe : et non, cette année encore, le Comité Nobel l'a oubliée. Tout comme ses collègues de l'Académie suédoise l'ont tout autant, et tout du long, superbement ignorée, parce qu'elle n'écrit « que » des romans pour la jeunesse. Ses obsèques nationales le 8 mars dernier, auxquelles assistent cent mille personnes, voient un cortège emporter son cercueil, emmené par un cheval sans selle. Comme ceux que chevauchent Jonathan et Charles, les Frères Cœur-de-Lion, du roman éponyme pourtant si décrié à sa sortie, en 1973 en Suède, parce qu'il s'ouvre et se ferme sur la mort et le suicide. Aux funérailles est notamment présent le Premier

ministre social-démocrate, alors que 26 ans plus tôt, Astrid Lindgren se fend d'un article de fiction où elle proteste contre la politique fiscale et... provoque un remaniement du gouvernement social-démocrate.

Le rappel de ces paradoxes d'hier et d'aujourd'hui révèle non seulement qui était l'écrivain et la femme Astrid Lindgren, mais aussi l'impact inouï de ses romans, pour le monde comme pour la littérature jeunesse.

L'enfant

Elle est l'écrivain aux presque 90 romans, traduits dans quelque 80 langues, vendus à plus de 120 millions d'exemplaires. Elle a créé une œuvre universelle. Pour preuve, chaque pays s'est reconnu dans un personnage très précis : Zozo la Tornade au Japon, Vic le Victorieux en Russie, Les Frères Cœur-de-Lion en Pologne, Les enfants de la rue des fauteurs de désordre en Italie, etc. Mais avant cela, et pour employer une tautologie, elle est une femme de son pays et de son temps.

Née Astrid Eriksson en 1907, elle grandit alors, comme de très nombreux Suédois, dans un milieu paysan et rural. Et, en bonne Scandinave, elle ne cessera d'entretenir une relation viscérale avec la nature et la campagne, toujours présentes dans son œuvre : « C'était une belle soirée paisible, avec les chants des oiseaux, le parfum des fleurs et, bien sûr, les fraises des bois. »¹

Cadette d'une famille de quatre enfants, elle évolue au sein d'un climat de sécurité et de liberté, où le jeu et le plaisir sont les pierres angulaires du quotidien. Ses enfants romanesques connaissent une existence identique. Dès *Fifi Brindacier*, Astrid Lindgren se plaît à imposer ce qui, pour les parents tant fictionnels que réels,

constitue au bas mot un manque patent d'éducation. C'est même une constante que l'on retrouve jusque dans ses romans plus sombres : opposer le matérialisme des adultes au besoin atavique de liberté et d'amusement chez l'enfant. Ainsi de Rasmus le vagabond : « Ébloui, il réalisa que, dans sa nouvelle vie, on pouvait faire ce qu'on voulait, c'est-à-dire manger, dormir et se balader n'importe quand et comment. Il était libre, libre comme l'oiseau sur la branche. »²

Féministe

Astrid Lindgren sait de quoi elle parle. Sa vie de jeune adulte est à la fois ordinaire et extraordinaire. Elle devient sténographe puis secrétaire, comme de nombreuses femmes à cette époque. Or elle part, en 1926, accoucher d'un garçon, à Copenhague au Danemark, parce qu'elle n'est pas mariée. L'affaire est suffisamment scandaleuse, alors, pour qu'elle laisse son enfant à une nourrice danoise, jusqu'à son mariage avec Sture Lindgren, en 1931. Même si l'écrivain refusera toute sa vie durant d'être amalgamée à toute lutte revendiquée, il n'empêche que Fifi, et plus tard Ronya, sont autant de personnages qui, implicitement, revendiquent la liberté et l'indépendance de la femme : l'une vit seule et est plus forte que l'homme le plus costaud³, l'autre part vivre sa vie, loin des querelles et diktats imbéciles des adultes.

Astrid Lindgren sait doublement de quoi elle parle. Elle est très tôt une femme cultivée, qui lit énormément. Elle connaît les nouvelles théories pédagogiques élaborées depuis le début des années 20. De même, elle lit la littérature jeunesse, pensée dès la fin du XIX^e siècle comme un outil pédagogique⁴, et qui propose déjà des romans comme de la poésie. Mais elle va plus loin. Beaucoup plus loin. Que dit-elle ?

Astrid Lindgren in *Astrid Lindgren 70 Jahre*,
Almanach, ed. Oetinger



« Être un enfant n'est pas facile, ai-je lu récemment dans un journal, et j'ai été pour le moins époustouffée car ce n'est pas tous les jours qu'on lit dans la presse quelque chose de vrai. C'est une révolutionnaire qui parle. Non, être un enfant n'est pas facile. C'est difficile, très difficile. Qu'est-ce que cela signifie d'être un enfant ? Cela signifie qu'on doit aller se coucher, se lever, s'habiller, se nourrir, se brosser les dents et se moucher lorsque les grandes personnes en ont envie, et non quand soi-même, on en a envie. Cela signifie également que l'on doit, et sans se plaindre, écouter venant des adultes les commentaires les plus personnels à propos de son apparence, sa santé, la façon de s'habiller, ses projets d'avenir. Je me suis souvent interrogée sur ce qui se passerait si on se mettait à traiter les adultes de la même manière. »⁵

Cette longue citation est extraite d'une tribune dans un journal, écrite en... 1939. 1939 ! Et Astrid Lindgren, il faut le rappeler, n'a toujours pas publié de roman.

Fifi

Quand en 1945 paraît son second roman, *Fifi Brindacier*, c'est un véritable chambardement. Même si, on vient de le voir, tout prédispose à ce qu'un tel texte voie le jour. Celui-ci vient d'être refusé par la célèbre maison d'édition Bonniers et c'est la jeune Rabén & Sjögren qui l'accueille, où Astrid Lindgren devient ensuite éditrice. De fait, et quoi qu'on en pense, *Fifi* est loin de faire l'unanimité, considérée par le quotidien *Aftonbladet* en 1946 comme « quelque chose de désagréable qui démange l'esprit ». C'est dire !

En quoi le roman comme le personnage sont-ils novateurs ? Fifi est d'emblée libertaire (« Je fais ce qu'il me plaît ») et anti-autoritaire, ne ratant jamais une occasion



in : *Boken om Pippi Langstrump*, ill. I. Vang Nyman, Raben & Sjögren

ill. D. Maja, in : *Fifi à Couricoura*, dans la nouvelle traduction d'Alain Gnaedig, au Livre de poche Jeunesse



pour démasquer le ridicule inhérent à toute institution : l'école, la police, les adultes bien-pensants, les riches exploiters. Ce refus des normes, ont montré les critiques, place le récit dans la lignée du dadaïsme. Pensons aux jeux sur le langage, aux « nulplications », aux « chercheurs de choses », dont seule Fifi connaît les secrets et l'intimité. De plus, d'un point de vue formel, la perspective est celle de l'enfant, pour la première fois dans un récit pour la jeunesse. Souvent, dans ses romans, Astrid Lindgren, se fait fort d'évincer les personnages adultes pour les reléguer à l'arrière-plan, sinon les ignorer, en tout cas les ridiculiser.

On comprend mieux pourquoi, en France, l'accueil de ses romans est mitigé, au point que la traductrice se permette des libertés de traductions. L'affaire est connue : tous les passages jugés trop irrévérencieux sont réécrits, voire carrément supprimés !⁶ « Vraiment, qu'est-ce que les grandes personnes manquent d'esprit pratique, parfois ! », a déploré Fifi⁷. La bourde est réparée en 1995, grâce à une excellente traduction d'Alain Gnaedig⁸.

La modernité

L'avant-gardisme littéraire est une caractéristique de l'œuvre d'Astrid Lindgren. En 1951, elle publie un roman policier pour enfants, *Les Aventures du détective Blomkvist*, alors que le genre est quasi inconnu en Scandinavie. Elle propose en 1973 un roman de fantasy, *Les Frères Cœur-de-Lion*, alors que la tendance est au réalisme social. Et elle écrit en 1981, *Ronya fille de brigands*, qui, en plus d'être un vrai roman d'amour entre deux enfants, englobe tous ces genres à la fois. Mais arrêtons-nous sur cette histoire impressionnante (dans tous les sens du terme) qu'est *Les Frères Cœur-de-Lion*.

Voilà un roman qui commence sur la mort d'un des frères et sur le suicide de l'autre, pour s'achever sur leur suicide à tous les deux. Il faut bien sûr dépasser la lecture superficielle. Et entendre qu'il n'est nullement question d'une déification de la mort, mais bien d'une glorification de l'espoir, d'une existence meilleure à conquérir, d'un endroit « où l'on vit bien et facilement ». À l'instar de Charles et Jonathan, il faut parfois en découdre pour obtenir cette vie-là. Comme Fifi avant eux, mais de manière plus explicite, ils combattent l'oppression, parce que « il est impossible de réprimer les hommes qui luttent pour leur liberté et qui, comme nous, se serrent les coudes ». La narration, intertextuelle, contient par ailleurs une critique du conte. Imaginer un décorum merveilleux (l'autre monde de Nanguiyala) ponctué d'une morale censée, elle, fournir un enseignement de la réalité ne rend pas moins effrayants l'un comme l'autre. Jonathan ne dit pas autre chose : « J'ignorais à quel point les contes peuvent être cruels à Nanguiyala. » Astrid Lindgren va même plus loin (souvenons-nous de Bettelheim), qui, par la voix d'un autre personnage, écorne « un de ces vieux contes dont on se sert depuis toujours pour effrayer les enfants. »

Autrement dit : Que savons-nous des peurs réelles des enfants ? Quelle littérature leur proposons-nous ? Quelle est l'intention véritable de ces contes, considérés par certains adultes comme littérature destinée aux enfants, parce qu'appartenant au patrimoine littéraire ? Que nous dit la littérature contemporaine, celle-là même qui parle du monde actuel, tel qu'il est, qu'il soit dépeint par le biais de l'imaginaire ou du réalisme ? Pourquoi la littérature pour la jeunesse est-elle pensée, par les adultes qui la reçoivent, selon des présupposés narratifs dans lesquels le symbole et le non-

dit, qualités dans la littérature générale, deviennent ici tout d'un coup haïssables ?

Toujours est-il qu'Astrid est morte. Histoire de nous consoler pour de bon, nous pouvons relire le roman qui l'a rendue célèbre, traduit à lui seul en 55 langues : « Fifi pensait que sa maman se trouvait au ciel et qu'elle l'observait par un petit trou entre les nuages. Fifi lui faisait souvent un petit signe et lui disait : "Ne t'inquiète pas ! Je me débrouillerai toujours !" »⁹ Ou plutôt non, cette phrase-là : « Bah... C'est pas grave. Tant que le cœur est chaud et bat comme il faut, on n'a pas froid. »¹⁰

1. *Fifi princesse*, p. 116
2. *Rasmus le vagabond*, p. 62
3. Cf. *Fifi Brindacier*, p. 99 : « Oui, j'entends, bien, l'homme. Mais n'oublie pas que, moi, je suis la petite fille la plus forte du monde. » Les italiques sont de l'auteur.
4. N'oublions pas que *Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, écrit par Selma Lagerlöf et publié en 1906-1907, est une commande du Ministère de l'Instruction publique pour offrir aux écoliers un livre de lecture censé tout en même temps les initier à l'histoire et la géographie de leur pays.
5. *Dagens Nyheter*, 7 décembre 1939
6. Voir l'article de Christina Heldner « Fifi Brindacier ou la métamorphose française de Pipi Langstrump », publié dans le n°145 de *La Revue des livres pour enfants*.
7. *Fifi princesse*, p. 35
8. Mais le travail reste à faire pour le pauvre *Emil de Lönneberg*, transmué en *Zozo la Tornade* (sic), et affublé d'un zéaiement ridicule.
9. *Fifi Brindacier*, p. 10
10. *Fifi à Couricoura*, p. 114



ill. Ilon Wikland,
in : *Les Frères Cœur-de-Lion*,
Le Livre de poche